

Husserl et Hume

par Gaston BERGER

Comme nous demandions un jour à Husserl quels étaient les philosophes dont l'influence avait été la plus grande sur le développement de sa propre pensée, il nous répondit que c'étaient Descartes et Hume.

Le nom du philosophe français n'est pas ici pour surprendre. L'un des derniers et des plus importants ouvrages de Husserl s'appelle *Méditations cartésiennes* et se présente non comme un effort pour résoudre telle ou telle question spéciale, mais comme une *Introduction à la phénoménologie*. On ne peut d'ailleurs manquer d'être frappé par toutes les analogies qui existent entre Descartes et Husserl, ou du moins entre Husserl et le Descartes des deux premières méditations : au doute cartésien correspond l'*epoché* husserlienne, la mise entre parenthèses, qui veut seulement être un doute plus authentique, une véritable suspension de jugement, au lieu de tenir pour fausses les idées dans lesquelles on aperçoit la moindre incertitude.

Il faut surtout remarquer la ressemblance qu'il y a entre l'attitude de Descartes et celle de Husserl : l'un et l'autre sont des dogmatiques de tempérament ; l'un et l'autre veulent fonder une science absolue et recherchent une certitude inébranlable. Ils pensent tous deux l'avoir trouvée dans le « Je pense » et ils atteignent cette première vérité par une intuition de leur intelligence : c'est une évidence. Tout savoir valable reposera sur cette évidence initiale.

Les rapports de Husserl et de Hume ne paraissent pas à première vue aussi étroits. On peut même se montrer surpris de voir rapprocher ainsi deux philosophes dont les méthodes comme les conclusions semblent fort différentes.

Hume aurait-il seulement pour Husserl la valeur d'une antithèse ? Ce ne serait pas déjà si peu de chose car on ne s'oppose nettement qu'à ceux avec qui l'on a un nombre suffisant de points communs. Mais ce ne serait pas assez pour justifier l'estime particulière dans laquelle le fondateur de la phénoménologie tenait le grand sceptique anglais. Hume n'est d'ailleurs pas le seul philosophe chez qui s'exprime le naturalisme que combat Husserl. Lorsque celui-ci critique le psychologisme, dans le premier volume de ses *Recherches logiques*, ce n'est pas vers Hume qu'il se tourne, c'est vers Stuart Mill ou vers Spencer, vers Wundt, Sigwart ou Erdmann. Mais il nous semble possible de trouver, derrière les oppositions massives, des analogies réelles. Plus profondément encore, nous apercevons dans la philosophie de Hume une sorte de moment préparatoire et nécessaire de la phénoménologie, une épreuve purificatrice à travers laquelle la pensée doit passer avant de prendre une claire conscience des exigences et du caractère de la philosophie transcendente.

Nous nous placerons au point de vue de la phénoménologie et, dans la confrontation que nous opérerons, nous chercherons moins l'occasion de faire des remarques historiques ou de comparer les mérites de deux philosophies différentes que le moyen de faire mieux comprendre la pensée d'Edmund Husserl.

*
**

Husserl prend chez Stuart Mill la conception empiriste de la logique à laquelle il veut s'opposer. Mais c'est à Hume qu'il demande l'exposition de la thèse empiriste sur un point particulièrement important, celui de la formation des idées. Tout un chapitre lui est consacré¹. La façon dont Berkeley présente les choses paraît à Husserl un peu obscure. La théorie de Hume est au contraire parfaitement claire et distincte². Or il est très important de mettre bien en évidence le caractère de la doctrine, à une époque où l'influence de Hume est particu-

¹ *Logische Untersuchungen*, 2^e édit. (désignée ultérieurement par L. U.), t. II, 2^e partie, ch. V, pp. 184-215.

² *Ib.*, p. 185.

lièrement agissante ¹, où elle se manifeste chez un William James, et plus nettement encore chez un Cornelius qui essaie d'édifier une théorie de la connaissance sur des bases strictement psychologues ².

Les analyses de Hume sont d'ailleurs, pense Husserl, pleines d'intérêt. Il faut dire — et cela n'est pas contradictoire — que sa théorie de l'abstraction est une erreur totale, mais que c'est pourtant à ce philosophe que revient le mérite d'avoir ouvert la voie à une bonne théorie psychologique de l'abstraction ³.

Qu'est-ce donc que Husserl oppose ou ajoute à Hume dès les *Logische Untersuchungen*, et alors même qu'il n'est pas encore en possession de sa philosophie transcendente? Principalement deux choses : la théorie de l'intentionnalité et le sentiment de l'originalité des idées.

La théorie de l'intentionnalité, empruntée par Husserl à Brentano, mais singulièrement élargie et approfondie par lui, exprime au fond ce fait très simple que certains faits de conscience ne se suffisent pas à eux-mêmes ⁴. Ils impliquent autre chose qu'eux-mêmes, non par surcroît et par accident, mais précisément pour être ce qu'ils sont. Une représentation par exemple n'est pas une copie de la chose, qui puisse, d'une manière ou d'une autre, s'en détacher et exister pour son compte; sa nature n'est pas épuisée par ce qu'elle nous offre; elle est essentiellement « rapport à l'objet ».

Cette manière de voir les choses oppose évidemment la phénoménologie à l'empirisme naturaliste, pour lequel une chose est seulement ce qu'elle est, l'idée devenant un simple

¹ L. U., p. 207.

² H. Cornelius avait justement publié en 1897 une *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*.

³ L. U., II, p. 190.

⁴ L'intentionnalité a de multiples aspects dans la phénoménologie. Il y a d'abord plusieurs façons, pour la conscience, de « viser » son objet et l'intention théorique est autre chose que l'intention morale ou l'intention affective. Mais, d'autre part, sous l'intention qui relie un état de conscience à ce qu'il « signifie » et qui conserve un certain caractère psychologique, bien qu'étant déjà eidétique, il y a une *intentionnalité transcendente* par laquelle le sujet, l'ego, se rapporte au monde qui lui est donné à titre de cogitatum. Si nous creusons à fond le sens de cette dernière forme d'intentionnalité, nous nous apercevons qu'elle est vraiment créatrice et mérite par là le nom d'*intentionnalité constituante*.

résidu de sensation. Le sensualisme substitue ainsi les « données sensibles » aux perceptions, négligeant le caractère de celles-ci d'être tout entières tournées vers les « choses ».

On trouve pourtant chez Hume un élément qui joue le rôle de l'intentionnalité dans la phénoménologie : c'est la croyance (*Belief*), qui correspond au moins à la forme la plus générale de l'intention, l'intention théorique, celle de la simple (*blosse*) représentation ¹, celle qui se borne à poser une chose comme existante, effectuant ainsi ce qu'Husserl appelle une « thèse doxique ».

Il n'en demeure pas moins que le *Belief* conserve un caractère nettement psychologique. C'est d'autre part quelque chose d'extérieur à l'idée, qui vient lui ajouter cette fermeté particulière, cette nuance qui fait qu'on y croit. Dans l'intentionnalité au contraire il n'est nullement question d'un rapport entre un événement psychologique appelé *Erlebnis* et une autre réalité existante appelée « objet ». On n'a en vue aucune « liaison psychologique » ². Il est question de la pure essence des faits de la conscience (*Erlebnisse*) et de ce qui est exigé *a priori* par cette essence « avec une nécessité absolue » ³.

Hume reste, en gros, fidèle à la théorie de la représentation de Berkeley. Au lieu de s'attacher à ce qu'il y a de *significatif* dans l'idée, il se perd dans l'étude des conditions de fait qui créent les différentes liaisons des idées entre elles. Sous le nom de *belief*, le caractère intentionnel des faits de conscience est remplacé par quelque chose « d'analogue à l'intensité » ⁴.

Cette constance de l'empirisme à ne retenir partout que le fait individuel, l'événement, nous amène à parler de la théorie des idées qu'apporte la phénoménologie. C'est à elle peut-être qu'on songe le plus naturellement lorsqu'il est question de Husserl. Même ceux qui n'ont pas fait une étude spéciale de la phénoménologie savent que son fondateur prétend que nous avons une connaissance directe, une *intuition* des idées, des essences. Or l'introduction de cette *Wesensschau* est

¹ L. U., II, p. 430. Dans les *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie* (désigné ultérieurement par *Ideen*), Husserl rapproche lui-même la *Doxa* du *Belief* (p. 264).

² *Ideen*, p. 64.

³ *Ib.*

⁴ L. U., II, p. 188.

moins un renversement radical de la position de Hume qu'un élargissement de son intuitionnisme.

On sait que, pour le philosophe anglais, notre pensée est faite de deux sortes d'éléments, les uns premiers et irréductibles, les *impressions*, les autres seconds et dérivés, les *idées*. Conformément à l'usage, nous traduisons par « idée » le terme d'*idea* bien qu'il corresponde plus exactement à ce que l'on entend généralement par « image ». Mais c'est le propre de l'empirisme de ne pas distinguer l'idée de l'image¹. « Toutes nos idées simples, lors de leur première apparition, dérivent d'impressions simples qui leur correspondent et qu'elles représentent exactement². » Husserl ne repousse pas cette affirmation. Nous avons vu déjà qu'il a précisé par sa théorie de l'intentionnalité le rapport qui relie l'idée à l'impression, mais il conserve la distinction qu'établit Hume entre le primitif et le dérivé. Seulement, devant l'insuffisance de la théorie empiriste de l'idée générale, il est conduit à distinguer, au sein de l'idée de Hume deux sortes d'éléments différents : des images renvoyant à des impressions sensibles et des « intentions de signification » renvoyant à des idées pures, à des essences. Chacun des deux aspects de la vie de l'esprit, sensible ou intellectuel, temporel ou intemporel³, comportera également un mode direct, « originaire »⁴, dans lequel la chose ou l'essence se donnent « en personne »⁵ et un mode second qui n'a de sens que par le premier, vers lequel se tend son « intention ». On peut appeler évidence, en un sens très large, ce mode final (*Endmodus*) dans lequel la chose ou l'essence s'offre à nous elle-même. Dans ce cas, la perception, l'expérience au sens vulgaire, sera une espèce particulière d'évidence⁶.

Ce parallèle nous semble fort important. Faute de rapprocher la « donnée originaire » de « l'impression »⁷ on risque de faire, à propos de la phénoménologie, plusieurs

¹ Qu'on songe au classique « *ideam sive imaginem* » de Hobbes qui revient sans cesse dans sa 5^e Objection à Descartes.

² HUME, *Traité de la nature humaine*, trad. David, p. 12.

³ « La temporalité peut nous servir de signe caractéristique de la réalité » (*L. U.*, II, p. 123).

⁴ *Ideen*, pp. 7 et 8.

⁵ *Méditations cartésiennes*, p. 48.

⁶ *Ib.*

⁷ Ce que fait Husserl lui-même : *Ideen*, p. 149.

erreurs d'interprétation : la première consiste à voir dans les ouvrages de Husserl antérieurs aux *Ideen*¹ un réalisme absolu, dont Husserl se serait plus tard détourné pour élaborer un idéalisme d'inspiration kantienne. La seconde consiste à confondre l'immédiat avec le certain et à croire qu'une philosophie intuitive appuyée à l'évidence ne peut être qu'une philosophie naïve, dépourvue d'esprit critique et incapable de rendre compte du fait de l'erreur.

Pour dissiper l'apparence de réalisme absolu de la phénoménologie pendant sa première période nous chercherons à préciser le sens de la formule célèbre « *Zu den Sachen selbst* » (revenons aux choses elles-mêmes), et de ce qu'Husserl nous présente comme « le principe des principes »² : « Chaque intuition qui nous donne son objet d'une manière originaire est une source de justification pour la connaissance³. »

Revenir aux choses elles-mêmes n'est pas dépasser le phénomène pour atteindre l'être. C'est d'abord laisser de côté les théories et les systèmes pour affronter directement les difficultés. Il ne s'agit pas de transcender l'idéalisme. L'attitude à laquelle s'oppose ici Husserl est plutôt celle d'un positivisme qui chercherait dans l'histoire de la pensée humaine non seulement l'explication de ce que pensent en fait les hommes d'une certaine époque, mais encore la justification dernière de la valeur des idées.

Plus profondément, ce qu'on nous demande c'est de revenir aux données « originaires », à ce qui est supposé par toutes les opérations symboliques et toutes les représentations, mais que le jeu même de ces opérations symboliques risque toujours de nous faire perdre de vue. Il faut aller des concepts vides, par lesquels une idée est seulement « visée », à l'intuition directe et *concrète* de l'idée, tout comme Hume nous apprend à revenir des idées aux impressions. Les choses dont il est question ici ne sont point ces choses en soi avec lesquelles Husserl s'est irrité de les voir confondues⁴. Elles sont seulement les données originaires de la sensibilité ou de l'intelligence. Avant les *Ideen*, Husserl est en deçà de l'opposition

¹ Les *Ideen* parurent en 1913.

² *Ideen*, p. 43.

³ *Ib.*

⁴ ... « La métaphysique naïve, opérant avec les absurdes choses en soi »... *Méd. cart.*, p. 133.

Idéalisme-Réalisme. Dans les *Méditations cartésiennes* il sera au delà.

Une interprétation réaliste rendrait d'autre part incompréhensible la théorie husserlienne de l'évidence. Si l'intuition porte sur des choses indépendantes de la conscience *transcendentale*, sur des absolus, toute erreur deviendra impossible et nous serons livrés au plus naïf des dogmatismes. Mais l'évidence n'est pas un critère absolu de vérité. Dans l'enthousiasme qui accompagne le début d'une recherche fructueuse Husserl a pu le croire à certains moments¹. Il faut bien cependant reconnaître qu'une évidence peut être trompeuse². Toutes les évidences ne sont pas apodictiques, comme l'est l'expérience transcendantale du *cogito*³. Une évidence ordinaire, bien que nous livrant toujours la chose elle-même (*im Modus « es selbst »*), « n'exclut pas la possibilité pour son objet de devenir ensuite objet d'un doute »⁴. L'objectivité reste toujours le corrélatif de l'évidence et de l'appréhension directe, mais la vérité devient celui de la vérification.

Qu'est-ce donc que le donné originaire, s'il n'est pas la chose absolue? Ce n'est pas un élément particulier c'est une certaine manière d'être donné, plus directe, plus vivante (*leibhaft* disent les *Ideen*, p. 283). Que je regarde mon frère ou que je pense à lui lorsqu'il n'est pas là, c'est dans tous les cas le même homme dont s'occupe ma pensée; seulement le mode suivant lequel cette pensée se rapporte à son objet est foncièrement différent. La psychologie est encombrée du faux problème de savoir comment nous parvenons à distinguer nos images de nos perceptions : c'est qu'elle accepte naïvement de faire de l'image une copie de la perception au lieu d'y voir une *intention* différente⁵.

Hume, dans son langage strictement psychologue, cherchait déjà à exprimer quelque chose d'analogue lorsqu'il avouait, dans l'appendice du *Traité*, que les idées ne sauraient seulement différer entre elles par leur force ou leur vivacité;

¹ L. U., I, p. 111; II, p. 594.

² *Formale und transzendente Logik*, p. 111.

³ *Méd. cart.*, p. 19.

⁴ *Méd. cart.*, p. 13.

⁵ Un psychologue contemporain, M. J.-P. Sartre, développe ce caractère intentionnel de l'image dans de fort intéressantes études : *L'Imagination* (Paris, Alcan, 1936). *Structure intentionnelle de l'image* (*Revue de Métaphysique et de Morale*, oct. 1938, pp. 543-609).

il y faut quelque chose d'autre, un élément qui ne sera plus intérieur à l'image ou à l'impression, qui ne viendra pas non plus s'y ajouter objectivement, mais qui traduira le comportement propre du sujet à l'égard de la donnée qui s'offre à lui : « Si j'avais dit que deux idées d'un même objet ne peuvent différer que par leur différente façon d'être senties, j'aurais été plus près de la vérité¹. » C'est déjà renvoyer au sujet et l'on comprend que Husserl ait pu écrire que Hume « foule presque déjà le domaine de la phénoménologie, mais ses yeux sont aveuglés »².

Husserl s'oppose donc à Hume — et à Kant — en se refusant à réserver à la sensibilité seule le privilège d'avoir des intuitions. Nous pouvons, sur le plan des idées comme sur le plan perceptif, saisir un donné originaire (qui n'est point d'ailleurs une chose en soi). Mais il est avec Hume — et toujours contre Kant — en acceptant un donné « originaire » que l'esprit ne construit point. L'originaire, c'est ce que Hume accepte sans le justifier — ce qu'Husserl reconnaît, mais qui fait pour lui problème.

L'intérêt de Hume est ici multiple : en élaborant d'une manière profonde les principes de la philosophie empiriste de Locke, et en en tirant toutes les conséquences, il permet de voir que cette philosophie est proprement intenable. Il aiguise les difficultés au lieu de les envelopper pour les rendre moins sensibles ou de les écarter par un coup de force. C'est un « pur spéculatif »³ qui se scandalise qu'on puisse juger de la vérité d'une idée par les avantages pratiques ou les inconvénients moraux de ses conséquences⁴. On peut s'en prendre à la mollesse de son caractère et regretter que chez lui le courage philosophique ne soit pas à la mesure de son intelligence⁵; celle-ci n'en demeure pas moins singulièrement lucide.

C'est ainsi que Hume se rend parfaitement compte de la difficulté à laquelle achoppe sa philosophie : « Il y a deux

¹ HUME, *Traité*, trad. David, p. 340. Le traducteur rend par une fort heureuse périphrase le terme de *feeling*.

² *Ideen*, p. 118.

³ Emile BRÉHIER, *Histoire de la philosophie*, t. II, p. 403.

⁴ *Essai sur l'entendement humain*, trad. David, p. 106.

⁵ E. HUSSERL, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*, p. 163.

principes », écrit-il dans l'appendice au *Traité*, « que je ne puis rendre compatibles, et tels qu'il n'est en mon pouvoir de renoncer à aucun des deux; savoir : *que toutes nos perceptions distinctes sont des existences distinctes*, et que *l'esprit ne perçoit jamais aucune connexion réelle entre des existences distinctes* ¹. » Or le premier fait dépendre les articulations des choses des articulations de l'esprit, tandis que le second, par son agnosticisme même, enveloppe un objectivisme latent ². Husserl cherchera à concilier les deux affirmations. Il ne tentera pas d'instaurer entre elles une sorte de compromis en cherchant, avec Kant, à préciser la part des choses et la part du sujet dans la construction du phénomène. Il faut, avec Hume, pousser le doute jusqu'à ses extrêmes limites et comprendre que tout est subjectif; mais, aidé par Descartes, il faut arriver à voir dans la subjectivité transcendente l'origine de l'objectivité elle-même.

Hume s'est contenté de poser le problème. « Je dois, écrit-il, invoquer le privilège du sceptique et confesser que cette difficulté est trop forte pour mon entendement ³. » Il juxtapose à cet aveu d'impuissance une confiance dans la bonté de la nature qui est tout à fait dans l'esprit de l'optimiste xviii^e siècle, mais qui demeure injustifiée. Après avoir construit avec autant de rigueur qu'il se pouvait une philosophie sceptique, il conclut qu'il est heureux « que la nature brise à temps la force de tous les arguments sceptiques et les empêche d'avoir sur l'entendement une influence notable » ⁴. C'est peut-être parce qu'il reconnaît une sorte « d'harmonie préétablie entre le cours de la nature et la succession de nos idées » ⁵ qu'il a confiance dans la bonté naturelle. Cette confiance n'est cependant pas si grande que son optimisme ne prenne parfois le ton assez amer qui est celui de la conclusion du *Traité*.

Husserl ne veut pas rester dans le rôle « agréable et brillant du scepticisme académique » ⁶. Pour lui la recherche philosophique est quelque chose de sérieux. Elle ne doit pas

¹ *Traité*, tr. David, p. 339.

² Cf. LINDSAY, Introduction au *Treatise* de Hume, pp. xii et suiv.

³ *Traité*, trad. David, p. 339.

⁴ *Ib.*, p. 233.

⁵ HUME, *Essai*, trad. David, p. 61.

⁶ HUSSERL, *Krisis*, p. 163.

seulement servir à nous occuper lorsque nous sommes « las d'amusement et de compagnie » ¹. Il a « foi » dans la philosophie, « foi » dans le pouvoir de la raison et veut ranimer cette foi qu'une mauvaise façon de poser les problèmes a laissé s'éteindre dans le monde contemporain ². Il faut s'attaquer au problème de Hume, affronter la contradiction qu'il dégage, en montrer les présupposés implicites ³, et élaborer une théorie transcendente de la connaissance, seule capable de résoudre l'énigme d'un monde « dont l'être est constitué par le sujet » ⁴; l'être et pas seulement la forme comme voudra l'établir Kant, qui limite ainsi le doute de Hume au lieu de le dépasser.

M. Brunschvicg marque fort justement que le kantisme avait « pour objet principal de répondre à Hume »; mais il n'y parvient que parce qu'il commence par « rectifier les termes de l'énoncé afin de fournir la solution véritable » ⁵. Il résout l'opposition de l'objectif et du subjectif, d'une part en limitant à la mise en forme le rôle du facteur subjectif; de l'autre en renonçant à l'intuitionnisme : le phénomène que la pensée naïve croit simplement recevoir est le produit d'une construction opérée par l'esprit à partir de la chose en soi et suivant certaines directions déterminées *a priori*.

Husserl pense que Kant n'a pas vu le véritable problème de Hume ⁶. Il accepte comme allant de soi bien des hypothèses qui pour Hume sont mises en question et participent à l'incertitude universelle ⁷. Husserl attache un grand prix à ce qu'il y a de radical dans le doute de Hume. Il veut aussi faire, comme lui, une philosophie de l'intuition. Il s'oppose résolument à tout qui serait « construction ». Il veut seulement élucider, dévoiler (*enthüllen*), aider à voir. La science ne doit pas être le champ d'une sorte de jeu architectonique ⁸. « L'ordre systématique qui est le propre de la science... n'est pas inventé par nous; il repose au contraire dans les choses

¹ *Traité*, trad. David, p. 325.

² *Médit. cart.*, p. 4.

³ *Krisis*, p. 163.

⁴ *Ib.*, p. 172.

⁵ L. BRUNSCHVICG, *L'Expérience humaine et la Causalité physique*, p. 17.

⁶ *Krisis*, p. 171.

⁷ *Krisis*, p. 172.

⁸ *Log. Unt.*, I, p. 15.

où nous avons seulement à le découvrir¹ ». Comme le remarque M. Gotesky² il y a encore là quelque chose qui ressemble à l'harmonie préétablie : que la science soit systématique comme l'est la nature, c'est en somme pour l'homme un heureux état de choses. Mais Husserl cherchera à comprendre ce que Hume se bornait à admettre.

La phénoménologie de Husserl peut ainsi se situer d'une manière fort précise par rapport à la pensée de Hume : dans un premier moment, celui qui correspond aux *Logische Untersuchungen*, Husserl met en lumière l'importance et l'autonomie du monde des essences et démasque les présupposés de l'empirisme. Pour rendre compte du monde et de la science il faut comprendre la nature de l'intentionnalité et admettre, comme données originaires, les essences à côté des faits sensibles. Ces données ne sont encore ni justifiées ni comprises. Elles conservent une ambiguïté qui explique les contresens qu'on a pu faire à leur sujet. Cette même ambiguïté n'est d'ailleurs pas absente de la philosophie de Hume. M. Brunschvicg a bien vu que « la nécessité intérieure qui travaille le prétendu idéalisme des empiristes... les oblige, en dépit de leurs propres déclarations de principe, à « désubjectiver », à pousser en dehors de la conscience, les éléments psychiques »³.

Il appartiendra au deuxième moment de la philosophie de Husserl, celui qui s'ouvre avec la publication des *Ideen* en 1913, non de renverser l'édifice déjà établi mais de le rendre intelligible. Perceptions et intuitions des essences nous livrent un donné originaire qui n'est en aucune manière un absolu et qui, dans tous les cas renvoie à la subjectivité transcendente qui le constitue par son acte propre.

Nous n'avons pas l'intention d'exposer ici les thèses de la phénoménologie transcendente, cet effort de réflexion qui poussé le doute aussi avant que Hume et pense atteindre le sens le plus profond du *cogito*, dont Descartes n'a pas vu clairement toutes les implications. Soucieuse de distinguer le « Je » pur de tout ce qui n'est pas lui, et notamment de l'âme psychologique, elle pense s'être délivrée non seulement de

¹ L. U., I, p. 15

² RUBIN GOTESKY, *Husserl's Conception of Logic als Kunstlehre in the Logische Untersuchungen*, p. 377 (*The Philosophical Review*, New-York, July 1938).

³ L. BRUNSCHVICG, *Expér. hum.*, p. 463.

l'apparence extérieure, percée à jour par Berkeley, mais aussi de l'apparence intérieure plus subtile et plus tenace¹. Sans renoncer à l'intuitionnisme, elle veut être tout à fait libérée de l'empirisme. Elle laisse à une philosophie plus naïve l'assimilation de l'intuition à la réception passive d'une extériorité absolue. Elle s'oppose donc à la philosophie de Hume d'une manière radicale², mais elle l'a du moins traversée. Il nous paraît donc utile de songer à Hume en cherchant à comprendre la phénoménologie. Car la réflexion du philosophe est ainsi faite que la manière dont se posent et s'introduisent les problèmes prend au moins autant d'importance que les solutions proposées. Celles-ci ne sauraient en effet avoir de valeur, elles ne seraient que l'achèvement d'un jeu stérile et parfaitement vain, si l'on n'avait pas d'abord vécu personnellement, douloureusement, les difficultés auxquelles elles cherchent à mettre fin.

Marseille.

¹ « Berkeley croit avoir dématérialisé, déspatialisé, la sensation en démontrant qu'on ne voit pas l'espace, qu'on ne voit pas dans l'espace. Mais il persiste à croire qu'il voit l'esprit, à voir dans l'esprit... » (L. BRUNSCHVICG, *ib.*, p. 465). C'est au dépouillement de cette dernière illusion que s'attache particulièrement la phénoménologie.

² L'habitude de considérer Hume comme un psychologue nous empêche, pense Husserl, de voir que ses préoccupations ne sont pas exactement celles de la psychologie, si bien qu'on pourrait dire qu'il fait une phénoménologie transcendente, mais complètement déviée de sa signification authentique par ses préjugés sensualistes (cf. *Nachwort zu meinen « Ideen »*, p. 564.). M. Emile Bréhier souligne très justement ce caractère original de la pensée de Hume, qui contribue encore à la rapprocher de celle de Husserl : « Le dessein de Hume est par conséquent bien différent d'une généalogie ou composition des idées; il concerne la justification des principes de nos jugements » (*Histoire de la philosophie*, t. II, p. 405).